

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges VERGNAUD

Deux chefs-d'œuvre de Calderon :
L'Espagne et l'alcade de Zalamea

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1944, tome 42, p. 159-167

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Deux chefs-d'œuvre de Calderon ¹

II

« Le Grand Théâtre du Monde »

« Le Grand Théâtre du Monde » appartient aux « Autos-Sacramentales » de Calderon. « L'auto sacramental » est un genre typique de l'Espagne impériale, se référant au mystère de l'Eucharistie. Il dérive des formes liturgiques du Moyen Age et s'apparente aux « Mystères », mais avec un esprit et des modalités nouvelles et plus modernes.

« Le Grand Théâtre du Monde »² nous confond, dès l'abord, par l'amplitude et la profondeur de la conception de son auteur. Mais, malgré l'immensité du sujet qui donne le vertige, il est constamment soulevé par le souffle puissant du poète et marqué de la griffe d'un homme de théâtre consommé. L'idée fondamentale de Calderon est que la vie humaine est une immense comédie dont tous les hommes sont les acteurs. Dieu est l'Auteur qui a créé tous les personnages et leur impose une loi à laquelle ils ont à se soumettre. Par le moyen de la grâce, il aide les hommes pour qu'ils jouent bien le rôle qui correspond à chacun d'eux.

La pièce débute par un dialogue du Créateur et du Monde. Et l'Eternel déclare son but :

Et nous serons, dans un instant
Moi l'Auteur, toi le Théâtre, l'homme le récitant...

¹ La 1^{re} partie de cette étude, consacrée à « L'Alcade de Zalamea » a paru dans le fascicule de décembre.

² Nous nous servons, pour cet article, de l'excellente édition scolaire *Classicos Ebro* de 1940. Elle contient, pour le *Grand Théâtre du Monde* des commentaires pertinents de Don Angel Valbuena Prat, dont nous utilisons quelques remarques.

Pour *l'Alcade de Zalamea* nous avons employé la belle édition récente des *Euvres complètes de Calderon* Aguilar Madrid, 1941.

Le Monde, appelé par Dieu, raconte sa création. Et il faut là toute la magnificence verbale, toute la splendeur chatoyante des images, toute la poésie de Calderon, pour faire écouter, sans fatigue, cet énorme monologue de 210 vers. D'autant mieux qu'il n'offre pas la moindre surprise capable de ranimer l'attention puisqu'il enrobe — dans un verbe prestigieux, il est vrai — un récit dont chaque détail nous est connu par la Bible.

L'Auteur appelle ensuite les acteurs qui paraissent aussitôt sur la scène, vêtus d'une tunique blanche identique, qu'ils quittent dès que l'Auteur a désigné leur rôle¹. Et nous voyons entrer Le Riche, Le Roi, Le Laboureur, Le Pauvre, La Beauté, La Sagesse et un enfant.

L'Auteur sait bien que certains rôles ne seront pas bénévolement acceptés et qu'il aura à les imposer à leur interprète :

L'AUTEUR

Je sais : si avant de surgir
L'homme, d'abord, pouvait choisir,
Personne ne voudrait le rôle
De supporter et de souffrir,
Car tous prétendraient essayer
De commander et de régner,
Sans s'apercevoir que leurs gestes
Ne sont que représentation
Et nullement vie et action...

Et, en effet, dès qu'il connaît la distribution et la part qui lui est dévolue, celui qui doit jouer le rôle du pauvre proteste avec vigueur :

LE PAUVRE

Pourquoi dois-je être l'indigent
Dans cette immense comédie ?...
Pourquoi, pour moi seul, tragédie
Et pour les autres, nullement ?
Quand vous m'avez donné ce rôle
N'ai-je pas reçu de vos mains
Ame égale et cœur aussi droit
Que celui qui joue le Roi ?...
Même être ? et mêmes sentiments ?...
Pourquoi un sort si différent ?...

¹ La pièce fut ainsi jouée à Grenade en 1927 à l'occasion de la Fête-Dieu.

Si j'étais fait d'une autre argile,
D'une âme différente, orné,
Et moins sensible, et plus bonne,
Alors, je serais plus docile...
Mais, laissez-moi dire, mon Dieu,
Qu'il me paraît très rigoureux
— Pardonnez-moi — même cruel
Que son rôle soit meilleur, là
Puisque son être ne l'est pas !...

Mais l'Auteur lui répond :

Dans cette représentation
Donne même satisfaction
Celui qui porte le malheur
Avec son âme, avec son cœur,
Que le Roi vêtu de brocard,
Et ils sont égaux tous les deux
Dès qu'ils achèvent leurs deux parts !...
Joue bien ton rôle et, toujours, pense
Que tu auras la récompense
Egale à celle de ton Roi.

On gagne ici dans tous les rôles

*La vie humaine et son action
N'est qu'une représentation...*

La Beauté demande :

Très bien, mais dites-nous, mon Dieu,
Comment, dans la langue infinie,
Se nomme cette comédie ?...

L'AUTEUR

Bien travailler car Dieu est Dieu ¹.

Aussi, malgré l'appui que donne au pauvre le laboureur qui, lui aussi, a des doutes sur la justesse de la distribution, l'attribution des rôles est maintenue.

L'Auteur, leur ayant annoncé qu'ils auront une Loi de Grâce pour les guider et le libre arbitre pour la suivre, tous les acteurs sont impatients et disent par l'organe de la Sagesse :

Qu'attendons-nous ?... Allons au théâtre !...

¹ L'auteur signifie par là que Dieu est le garant de la finalité et de l'utilité de l'effort humain.

Et tous de répéter en chœur :

Allons...

A bien œuvrer car Dieu est Dieu.

A ce moment, le Monde distribue à chaque acteur le costume et les ornements de son rôle : au Roi, la pourpre et le laurier ; à la Beauté, le ton des roses ; au Riche et l'or et l'argent ; à l'Enfant, rien, car il va mourir sans avoir vécu ; au Laboureur, la houe et la pioche ; à la Sagesse, le cilice et la discipline et celle-ci de dire simplement :

Je ne serais pas la Sagesse
Si je réclamais autre chose...

Enfin, le Pauvre se présente :

LE MONDE

Ton rôle ? quel est donc ton rôle ?...

Et le Pauvre de gémir :

C'est la misère et l'affliction,
La douleur et la compassion,
De soupirer et de gémir,
De lamenter et de souffrir
C'est la honte... et c'est le dédain
Qu'on rencontre sur son chemin...
Importuner et quémander
Et jamais n'avoir à donner,
C'est le froid et la nudité,
Les pleurs et la mendicité,
C'est la faim et le dénûment,
La saleté dans le tourment,
C'est la vile nécessité :
Et tout ça, c'est la Pauvreté !...

Mais le Monde, pour ce rôle, n'a pas de costume ; au contraire, il enlève sa tunique à celui qui joue cette part car il doit être dénudé.

Alors, l'Auteur se retire sur son trône et abandonne la conduite de la comédie au Monde et à la Loi de grâce qui se chargera de guider les mortels. Et, les uns après les autres, les acteurs paraissent sur la scène par l'entrée qui est,

maintenant, ornementée d'un berceau, tandis que la sortie est surmontée de la triste image du cercueil.

Le spectacle commence.

Entrent, d'abord, par la porte du berceau, la Beauté et la Sagesse, et elles engagent un dialogue, où elles ne sont pas souvent d'accord.

Le Monde remarque :

Peu de temps se sont rapprochées
Et la Sagesse et la Beauté !...

Et la Loi de grâce, qui se trouve sur une légère élévation en-dessous du trône de l'Auteur, leur rappelle le commandement qui vaut pour tous :

Bien travailler car Dieu est Dieu.

Commandement qu'elle rappellera sans cesse aux autres acteurs sans avoir, hélas, beaucoup de succès, car le Riche songe surtout à satisfaire ses désirs, le Laboureur à sa tâche quotidienne, le Pauvre à ses plaintes, le Roi à agrandir ses domaines et, quand le Pauvre les rencontre et leur réclame une aumône, il se heurte à des refus sous des prétextes divers. Le Roi, par exemple, n'ayant pas de temps pour des choses aussi infimes, répond :

Pour cela, j'ai mon Grand Aumônier !...

A quoi, le Monde remarque :

En se déchargeant sur ses ministres
Le Roi a rassuré sa conscience...

L'Auteur voit bien, de son trône, que tout ne va pas pour le mieux dans la représentation mais il ne veut point juguler les actions des hommes pour ne pas leur ôter le mérite de leurs œuvres et se contente de leur faire rappeler par la Loi :

*Aime le prochain comme toi-même
Et œuvre bien car Dieu est Dieu.*

Cependant, le Roi arrive au comble de l'exaltation et de l'orgueil et il retrace ses succès ; il voit son empire agrandi, sa majesté, sa gloire et sa grandeur reconnues et

admirées : il a construit des châteaux, protégé les arts, —
« la beauté est devenue sa vassale » — ; et il demande à
Dieu la sagesse pour guider ses immenses possessions.

Hélas, une Voix, triste et solennelle, retentit du côté de
la porte du cercueil :

LA VOIX

O Roi de ce caduc empire
Cesse, cesse ton ambition
Car dans le Théâtre du Monde
Est achevée ta fonction.

Le Roi consterné voudrait bien remonter le cours des
années, mais il ne peut faire un pas du côté de la porte
du berceau, tous le dirigeant, malgré lui, vers le cercueil.
Et, comprenant que le décret est inexorable et sans appel,
il demande, enfin, pardon de ses fautes. Le Monde cons-
tate qu'en demandant son pardon le Roi a bien achevé son
rôle.

Quant à la Beauté, elle continue à minauder et à coque-
ter et, femme, elle dit que, si le philosophe a nommé
l'homme un « petit monde », elle est bien, elle, un « petit
ciel ». Mais la Voix lui rappelle son destin et comme elle
demande :

LA BEAUTE

O Voix, si je suis éternelle
Comment mourir en cette heure.

LA VOIX

Eternelle es-tu dans l'âme
Mais dans le corps mortelle fleur !...

Et la Voix signifie également son arrêt au Laboureur en
des termes d'une majestueuse grandeur :

LA VOIX

Laboureur, à ton travail
Car voici le terme fatal :
Tu œuvreras en d'autres lieux.
Lesquels ?... C'est le secret de Dieu !...

En vain, le Laboureur, avec toute sa rouerie paysanne, essaye d'obtenir un délai, invoquant toutes sortes de raisons : ses travaux ne sont pas faits, ses champs en mauvais état et, s'apercevant qu'il a peu de succès, il change ses arguments.

LE LABOUREUR

Tu me diras, par ce discours,
Que c'est la bonne occasion
De tout planter là sans retour
Puisqu'il n'y a point de moisson ?...
Mais, moi, je te réponds ainsi :
Si même en laissant des fruits
A l'héritier, je n'accomplis
Le testament de mes aïeux,
Que sera-ce sans fruits — mon Dieu ?...

Mais puisqu'il n'y a pas de grâce
Et le sépulcre en ma disgrâce
A déjà entr'ouvert sa porte
Si je n'ai pas rempli mon rôle
A ma louange, à mon honneur
Je regrette de ne pas regretter
D'en ressentir grande douleur !...

LE MONDE

Au commencement du discours
Je le pensais un peu hâbleur
Mais la fin a changé le cours :
Bien a parlé le Laboureur

Et ainsi partent tous les autres acteurs, le Riche avec consternation et effroi, le Pauvre, seul, avec plaisir car la vie lui fut amère.

Le Monde reste alors tout seul sur la scène et fait ce magnifique monologue :

LE MONDE

Court fut le spectacle !... Mais quand donc
Ne fut ainsi l'humaine comédie ?...
Et plus encor par cette considération
Que tout n'est qu'une entrée et une sortie !...
Oui, tous quittent le théâtre, abandonnant
Infiniment réduite à sa prime matière,
La forme qu'ils portèrent et vécurent un instant !...
Poussière, ils sortent tous, car poussière ils entrèrent !...

Mais je vais recueillir avec le plus grand soin
 Tous les bijoux prêtés, afin qu'ils ornent
 La représentation sur la scène sans fin,
 Car je reste tout seul pendant qu'ils représentent !...
 Je vais me mettre à cette porte et, averti,
 Je verrai bien qu'ils ne passent pas la sortie
 Sans me laisser les ornements du travesti !...
 Poussière ils sortent tous, car poussière ils entrèrent !...¹

Les acteurs se retrouvent, par delà la mort, mais tout changés et dépouillés de leurs attributs. Le Pauvre rappelle au Roi que, les rôles étant terminés, il n'a plus d'ordres à lui donner, au Riche, son avarice. Et le spectacle se termine par l'apothéose eucharistique, où les petites humaines sont enfin oubliées et l'Auteur indique aux acteurs humblement prosternés devant le Sacrement, qu'il est l'image terrestre et le vrai pain du ciel.

La versification, dans cette toute dernière partie, est moins riche qu'auparavant comme si Calderon était fatigué de son effort, mais la splendeur de la mise en scène rachète cette légère défaillance et permet d'achever sur un « *Tantum ergo* » triomphal cette pièce grandiose, semée un peu partout d'étonnantes beautés, sur une note digne d'elle.

Peu de temps avant la guerre, les visiteurs innombrables qui admiraient, à Genève, les chefs-d'œuvre picturaux du « Prado » avaient l'impressionnante révélation du génie de l'Espagne, la grande Espagne du « Siècle d'Or ». Nous savons tous que ce génie ne se limite pas à la peinture. Calderon dans le « Grand Théâtre du Monde », nous le montre, dans l'ordre littéraire et religieux embrassant et dépassant, par son élan mystique, les limites mêmes de l'univers.

Nous voulons espérer que cette œuvre immense et profonde, dont une bonne adaptation d'Eichendorff, que l'on peut suivre par une excellente adaptation française de

¹ Nous avons déjà signalé, à propos de *La Vie est un songe*, la parenté de pensée et d'images avec Shakespeare. Citons, ici, les vers, plus amers de Macbeth :

La vie ?... une ombre errante et l'homme un cabotin
 Qui s'agite et pavane une heure sur les planches
 Et dont on n'entend plus parler...

Gonzague de Reynold¹, est très fréquemment jouée aux représentations d'Einsiedeln, connaîtra un succès toujours croissant, maintenant, et surtout quand nous serons sortis de l'ornière sanglante de la guerre ; quand nous aurons complètement repris le goût des hauts sommets de l'art et des grands spectacles d'où l'âme revient meilleure, plus sereine, plus forte, plus confiante en elle-même et dans ses immortelles destinées.

Georges VERGNAUD

¹ Editions du Chandelier, Bienne.